

## LES COUSINS DE SAINT-HÉLIER

Vous vous figurez, j'en suis sûr, que Bonne-maman a toujours été comme vous la voyez aujourd'hui, dans la petite maison où vous aimez tant à retourner et où vous vous trouvez si bien ; que ses cheveux ont toujours été blancs, et sa bonne figure, ridée, et son dos, voûté ; et qu'elle a toujours marché doucement, à petits pas ; qu'elle s'est toujours assise dans son fauteuil, enveloppée du grand châle gris dans le coin duquel elle vous enroule pour vous serrer plus fortement sur son cœur.

Ah ! mes enfants, que ne puis-je vous la montrer il y a trente ou quarante ans !

Vous ne la reconnaîtriez pas !

Ou plutôt, oui, vous la reconnaîtriez, car il y a quelque chose qui n'a point changé : c'est la tendresse de son regard, miroir fidèle de la tendresse de son cœur.

Ce cœur est resté le même, il nous aimait alors, comme il nous aime et comme il vous aime aussi.

Bonne-maman était une belle grande femme, droite et agile, dont la bonté n'avait d'égale que sa vaillance.

La vue d'un malheur l'attristait jusqu'aux larmes et ne lui laissait de repos qu'elle n'eût soulagé l'infortuné. Comme elle ne pouvait donner beaucoup d'argent, parce qu'elle n'était pas riche et que notre nichée comptait un grand nombre de petits becs voraces, elle se dépensait elle-même, sans hésiter et sans compter.

Sa charité faisait taire son instinctive délicatesse, et les spectacles les plus répugnants ne mettaient jamais d'obstacles à ses bienfaits.

A la Saint-Hubert, en novembre, je l'ai vue, dissimulant un pain sous son manteau, gravir l'escalier boiteux de la roulotte qui

abritait les saltimbanques mourant de froid et de faim.

Elle pénétrait dans l'infect taudis où agonisait une pauvre abandonnée, soulevait la malade dans ses bras, endormait ses souffrances par ses soins et ses paroles compatissantes, amollissait son grabat souillé.

Elle emmenait avec elle les enfants, leur faisait manger, au coin de notre feu, une savoureuse miche de pain blanc, trempée dans du café au lait, puis, les habillait de nos propres vêtements.

Bonne-maman cachait scrupuleusement ses bonnes actions, plus nombreuses que les heures ; mais elle ne pouvait empêcher de les publier ceux qui en avaient été l'objet et, de même que l'alentour des fleurs perdues dans l'herbe s'embaume de leurs parfums, de même, il se formait autour de Bonne-maman une atmosphère d'amour et de reconnaissance.

Toute notre famille, jusqu'à ses ramifications les plus éloignées, était, comme on va en juger, convaincue de l'abnégation de cette véritable sainte.

\* \* \*

A trois lieues de chez nous, dans un gros village sur les confins du Condroz, vivait une femme vaguement apparentée à notre mère, plutôt une amie d'enfance. Pour nous, c'était « la cousine de Saint-Héliér »; je ne l'ai jamais rencontrée; j'ignore son nom. Bonne-maman parlait quelquefois d'elle, quand elle rappelait un événement de sa tendre jeunesse, et, de temps en temps, une lettre nous avisait de ce qui lui arrivait d'heureux ou de malheureux.

Un jour, une effrayante nouvelle se répandit : le choléra ravageait le village de Saint-Héliér. Les gens mouraient comme des mouches. Les survivants, pris de frayeur, devenaient lâches, égoïstes et mauvais. Un frère fuyait son frère. Les enfants abandonnaient leurs parents. On enfermait les mourants sans secours dans leur chambre!

L'on avait fait venir, je ne sais d'où, deux infirmiers qui ne tardèrent pas à personifier le fléau aux yeux des malheureux habitants de Saint-Héliér. Leur cynisme et leur

intempérance révoltaient. Ils passaient dans les rues, la face allumée, balançant les bouteilles de genièvre au bout de leurs deux bras. Ceux qui les apercevaient, s'encouraient, s'imaginant vraiment voir arriver le choléra lui-même.

La nuit, on entendait rouler de sinistres tombereaux. Ceux que la peur tenait éveillés, soulevaient un coin de rideau et le laissaient retomber aussitôt, pâles et consternés, tant était atroce le tableau qui s'était présenté à leurs yeux : sur les charrettes, s'amoncelaient d'horribles caisses oblongues de bois blanc, à peine clouées; de l'une d'elles, entr'ouverte, sortait parfois le bras de celui qu'on y avait enfermé trop tôt...

Bonne-maman répétait :

— Pourvu qu'il n'arrive rien à la cousine...

Elle doit avoir maintenant un joli petit garçon de huit ans.

\* \* \*

Le treize janvier, anniversaire de la naissance de notre père, Maman se préparait à cuire des galettes.

Jour de kermesse pour les enfants !

Il est cinq heures. La nuit enveloppe toutes choses ; déjà la lampe est allumée.

Au dehors, la neige tombe en épais flocons : il y en a deux pieds de haut.

Ah ! qu'il fait bon dans la cuisine emplie de l'agréable chaleur du poêle sur lequel chauffe le fer à gaufres !

Sur la grande table recouverte d'une légère couche de farine, s'alignent les morceaux de pâte abrités par une large nappe blanche ; ils attendent leur tour de passer dans le fer. Au coin de la cheminée, une sous-tasse porte un épais creton de lard qui va chanter coup sur coup, pendant des heures :

— Encore une galette ! *Ch ! Ch ! Ch !*  
Graissons le fer ! *Ch !*

Et les galettes sortiront du fer, brunes, parfumées, et danseront, brûlantes, au bout des doigts, jusqu'à la petite table où elles refroidiront pêle-mêle, pour être rangées dans la huche.

Et pendant huit jours, à quatre heures, au retour de la classe, nous passerons sans nous arrêter devant la boutique où l'on

voit de gros « babulaires » emmanchés sur de longs bâtonnets et des « cahottes » débordantes de sirop de sucre, parce que nous penserons aux bonnes galettes aux trous remplis de confiture, qui attendront près des tasses fumantes de café au lait.

— Allons, mes enfants, nous commençons ; les premières cuites seront pour vous ..

— Toc, toc, toc !

Holà ! on frappe du dehors : Bon-papa se lève, mais aussitôt, on entend des pas lourds, dans le corridor ; quelqu'un cogne à la porte de la cuisine et ouvre en même temps :

— Peut-on entrer ?

Bonsoir, mes gens !

Dans l'encadrement de la porte, apparaît un homme de haute taille, — est-ce le bonhomme Noël attardé ? — le col du paletot relevé, de la neige couvrant sa casquette aux pans rabattus sur les oreilles ; de la neige dans les sourcils, de la neige dans sa longue barbe noire. Du bout de ses manches, sortent deux épaisses mouffes de laine, l'une tenant le pouce de l'autre. Ses gros souliers sont pleins de neige.

Il pousse devant lui un garçonnet dont les beaux grands yeux bruns, large ouverts, font curieusement le tour des figures et des meubles et scintillent au milieu de sa jolie frimousse rougie par le froid.



L'haleine glacée de l'hiver était entrée avec les voyageurs, dans la petite cuisine. La neige fondait sur leurs habits et tombait en gouttelettes autour d'eux.

Bouche ouverte, nous regardions les inconnus qui troublaient cette réjouissante veillée.

L'homme, d'une voix haute, lente et

molle, sans un geste, prit la parole, comme s'il eût continué une conversation :

— Moi, je suis un voisin ; voilà ce qu'on m'a envoyé dire : votre cousine de Saint-Héliér est tombée malade. Elle demande que sa cousine de Blaret vienne la soigner. Ceci, c'est le gamin.

Maman pâlit.

— Oh ! oh !... dit-elle, presque tout bas.

Quelques instants s'écoulèrent, sans que personne parlât.

Enfin, notre père demanda :

— Qu'allons-nous faire ?

Maman ne pensa même pas que l'hésitation pouvait avoir quelques rapport avec son départ.

— Ce sera bien vite arrangé, répondit-elle : nous allons remettre la pâte dans la maie ; nous la partagerons en deux morceaux, nous les porterons chez la petite Lucie qui les fera cuire ce soir encore, et, demain, vous mangerez du gâteau au lieu de galettes.

Elle poussa le fer à gaufres sous le feu et, s'adressant au nouveau venu :

— Êtes-vous à pied ?

— Non, non; nous avons deux chevaux; mon camarade les garde à la porte. Si vous n'avez pas peur, nous serons vite à Saint-Héliér; vous monterez sur la Grise, derrière moi.

Nos jeunes âmes comprenaient à peine et sentaient se lever en elles une grosse douleur.

— Vous boirez une jatte de café, pendant que j'irai me vêtir, dit Maman. On en portera aussi une à votre compagnon.

Nos parents sortirent en même temps.

L'homme, sans quitter sa tasse, but à petits coups, pendant que nous l'observions, craintifs, immobiles et muets.

\*  
\* \* \*

Au dehors, les flocons blancs continuaient à tomber à travers une épaisse obscurité. On les apercevait, semblables à de gros papillons, dans la funèbre raie de lumière jaune qu'une misérable lampe fumeuse projetait, de sa cage de verre, sur le groupe stationnant devant notre demeure.

Les deux étrangers secouèrent les charbraques où s'était amassée la neige; ils les étendirent de nouveau sur le dos des bêtes qui piétinaient sourdement, reniflaient, envoyaient dans l'air de longs traits frémissants de vapeur.

— Ju! — ôwe, ôwe! — Ah! milliard!

Les voix étonnaient le silence du soir.

Chez les voisins, les rideaux se soulevaient aux fenêtres éclairées; on apercevait la silhouette des gens intrigués par cet événement extraordinaire.

Nous étions tous sur le seuil, tremblotants et tristes, intéressés aussi par le spectacle inattendu. On m'avait mis entre les mains un lumignon qui n'éclairait guère que la grappe serrée de nos petites figures pâles.

Notre mère venait de nous embrasser tendrement en nous recommandant d'être bien sages. Elle attendait.

Déjà, un des compagnons était à cheval.

— Je vais monter, dit le grand barbu; votre homme vous tiendra le pied, après.

— Owe, ôwe!

Bon-papa hissa sur la jument grise la

chère maman. Elle entoura de son bras droit le buste du cavalier; de l'autre main, elle saisit la croupière.

Soudain, l'animal dressa les oreilles, se mit à tourner, à cabrioler, à se cabrer.

Son conducteur tira violemment sur la bride, cria à tue-tête :

— Owe! ôwe, ôwe! Ju!

La jument se démena davantage, hennit, se dressa sur ses pattes de derrière, rua encore, comme si on lui avait enfoncé des pointes de feu dans le corps.

On n'entendait point le bruit des sabots. Au milieu des flocons tourbillonnant, cette danse effrénée du puissant limonier, sur le dos duquel se cramponnaient deux personnes, avait une apparence fantastique.

Effrayés, nous commençâmes à pleurer bruyamment et à appeler maman.

Bon-papa se mit en colère :

— Ah! misérable! misérable! criait-il, blême; faire monter une pauvre femme sur un tel cheval! Misérable!

Les voisins accoururent. Gérard, le tonnelier, qui avait été garçon brasseur, sauta à la tête de l'animal, étreignit le mors...

Dévouement inutile, les bonds continuaient plus rapides et plus sauvages.

Nous entendimes tout à coup la voix de maman :

— Conduisez-le près du tas de neige !

Elle voulait parler de la neige que, dans l'après-midi, le cantonnier avait amoncelée sur l'accotement de la route, non loin de notre maison.

Après des efforts on y parvint.

Alors, cette courageuse Bonne-maman, lâchant tout, sauta résolument à même le tas de neige et y enfonça sans se faire le moindre mal...

Du coup, la bête se calma.

L'homme descendit, la ramena, docile, près de nous, l'examina :

— Une bête si tranquille! répétait-il intrigué, en lui caressant la croupe et le flanc.

Sa main, effleurant l'aine, la Grise fit un nouvel écart de côté...

Le fermier se frappa le front :

— J'y suis! Ah, milliard! J'avais oublié qu'elle est très chatouilleuse, la sotte! Ce sont les cottes de madame, qui la gênaient. Elle ne bougera plus, j'en répons.

Malgré l'explication et l'assurance, notre père ne voulait plus que Maman remontât à cheval. Mais elle le convainquit rapidement :

— Essayons encore, il connaît la jument...  
Et puis, il faut absolument partir.

Bon-papa l'aida donc à reprendre sa place; il lui enroula ensuite les jupes autour des jambes et les maintint au moyen d'un cordon.

La bête ne broncha plus.

— Bonsoir, mes gens!

— Bonsoir! Bon voyage!

— Bonsoir, Maman! Bonsoir, Maman!  
crièrent nos voix angoissées.

— Bonsoir, mes enfants!

Les deux montures disparurent dans le noir, pendant que nos cœurs se serraient violemment.

Nous allâmes nous coucher, sans beaucoup de paroles.

Le garçonnet de la cousine de Saint-Héliér, resté parmi nous, partagea ma couchette.

De toute la nuit, je ne pus dormir. Lorsque, exténué, je tombais dans une

demi-somnolence, je revoyais aussitôt sous la voûte sombre et pesante du ciel, l'immense plaine blanche sans chemins, que la



neige muette et traîtresse continuait à remplir. Et au milieu de cette étendue de cauchemar, galopaient, vers l'obscurité, deux



énormes monstres, montés par des démons qui emportaient notre mère.

Je sursautais et j'entendais mon compagnon qui sanglotait, le nez contre la muraille.

\*  
\* \* \*

Bonne-maman revint huit jours après. Ah! quelle longue huitaine! mais quelle joie aussi, la chère ramena avec elle!

Quoiqu'elle nous embrassât de tout son cœur, en rentrant, elle me parut particulièrement émue, lorsqu'elle serra sur sa poitrine le petit cousin à qui elle disait :

— Embrasse-moi bien fort! Ta maman est guérie, elle viendra te reprendre elle-même la semaine prochaine.

Et maintenant, je vais certes vous étonner, mes enfants, à vous apprendre que vous connaissez le petit cousin de Saint-Héliér, dont Bonne-maman alla héroïquement soigner la mère, au temps du choléra.

Vous vous souvenez qu'en janvier dernier, le jour de l'an, nous étions chez vos grands-parents. Sur les dix heures, le cœur encore

tout palpitant des vœux que nous avions exprimés au saut du lit, nous vîmes entrer un trio de gaillards pour qui la porte sembla trop basse et trop étroite. L'un annonçait une quarantaine d'années; les autres étaient plus jeunes.

Le premier portait, soigneusement empaqueté et ficelé de rose, quelque chose qu'à la forme ou pouvait supposer une roue de petite charrette. Ils dirent ensemble :

— Bonjour, cousine! bonjour, cousin! bonne santé, bon an! et souvenir de notre chère maman.

Et le paquet fut déposé sur la table.

Ces trois hommes, c'était l'enfant qui, resté chez nous, un soir d'hiver, avait sangloté la nuit à côté de moi et ses deux frères, nés après l'époque du fléau.

Plus de vingt-cinq fois déjà, ils avaient réapparu à date fixe, apportant à la cousine de Blaret, leurs souhaits reconnaissants et un énorme pain d'épice tout rond.

Comme les années précédentes, on les fit asseoir, on leur versa de grands bols de café à la crème, bien fumants.

Et cette fois, lorsque notre mère déposa au

milieu d'eux, la traditionnelle et haute assiettée d'appétissantes galettes, artistement étagées, ce fut l'aîné qui prit la parole.

Et il redit la phrase que l'un des trois, sans y rien changer que le nombre des années, répétait à cette occasion, depuis un quart de siècle :

— Il y a trente-deux ans, cousine, vous vous apprêtiez à en faire, quand on vint vous chercher...

Il neigeait...

C'était une bien triste soirée.

FIN.

## CONTENU

	PAGE
La Saint-Pierre . . . . .	9
Jacques . . . . .	27
Le renard . . . . .	41
La tache de farine . . . . .	61
Djouma . . . . .	71
Les souris . . . . .	89
Ma première lettre . . . . .	101
Le porc de Radel . . . . .	113
Le fauteuil de Polyte. . . . .	125
Le singe . . . . .	139
Les cousins de Saint-Héliér . . . . .	153

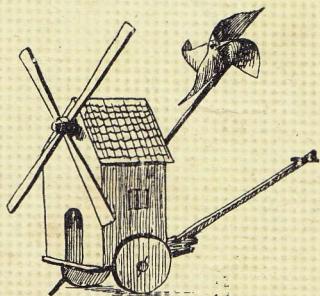


HUBERT STIERNET

# Contes

## à la Nichée

*Dessins de Georges Lebacq*



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

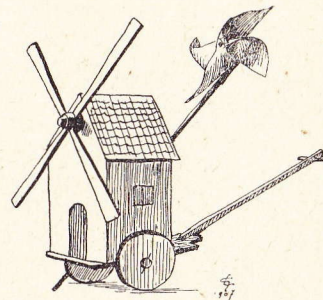
—  
1909

HUBERT STIERNET

# Contes

## à la Nichée

*Dessins de Georges Lebacqz*



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS  
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1909

DU MÊME AUTEUR :

**Pierre Lanriot.** — *Bruxelles. Office de Publicité.*

**Histoires du Chat, du Coq et du Trombone.** — *Bruxelles.  
Office de Publicité.*

**Contes au Perron.** — *Bruxelles. Ch. Vos.*

**Histoires hantées.** — *Bruxelles. Association des  
Ecrivains belges.*